

BATAILLON DE MARCHÉ N° 21

3ème COMPAGNIE

RECIT DES OPERATIONS DE LA 3ème COMPAGNIE

EN PROVENCE DU 16 AU 24 AOUT 1944

I.- LE RETOUR EN FRANCE : CAVALAIRE.

Le 16 Août 1944 vers 18 heures, le "STAFFORDSHIRE" arrive en vue des côtes de FRANCE. La 3ème Compagnie du B.M. 21 est rassemblée au complet sur le pont à tribord avant. Depuis un moment déjà tous les regards sont tendus vers le nord et cherchent à apercevoir cette terre de FRANCE que certains ont quittée depuis des années, d'autres dans des circonstances tragiques, que d'autres enfin voient pour la première fois. Cette terre de FRANCE que depuis longtemps ils désespéraient de jamais revoir.

Le "STAFFORDSHIRE" double le cap Lardier, puis il jette l'ancre dans la rade de CAVALAIRE encombrée d'une foule de bateaux de toutes sortes. Tout est calme et silencieux. On n'entend pas le moindre bruit de canon. Le débarquement commence à 20 heures. Un seul bateau du type L.C.I. fait le transbordement. La 3ème Compagnie s'endort sur le pont en attendant son tour. A peine le premier chargement est-il parti que trois avions allemands s'aventurent au-dessus de la flotte de débarquement. Ils sont aussitôt chassés par le feu de la D.C.A. qui pendant un quart d'heure illumine le ciel de ses balles traceuses pendant que les bateaux montent leur "saucisse" et que les vedettes rapides couvrent la mer d'un immense nuage de fumée blanche.

Au milieu de la nuit, vers 3 heures, la Compagnie descend à son tour par le filet qui pend sur les flancs du navire. La rade de CAVALAIRE est illuminée d'une façon incroyable : les bateaux tous feux allumés, les projecteurs balayant la mer. A 5 heures 15 précise le L.C.I. touché terre ou plus exactement une sorte de ponton construit à la hâte qui nous permet de descendre à pied sec. C'est une chance inouïe, car les autres Compagnies ont dû gagner la terre ferme avec de l'eau jusqu'au ventre. La Compagnie se regroupe sur la plage. L'Officier de liaison de la Division, l'Aspirant Jean-Pierre AUMONT, nous indique le lieu de stationnement du Bataillon. La Compagnie s'engage dans la trouée faite à travers les champs de mines et signalés par de petites plaques phosphorescentes. A peine sommes-nous partis qu'une mine saute sur la droite, à 10 mètres de nous : "C'est un soldat d'une autre unité qui est sorti imprudemment des limites fixées. Par bonheur personne n'est touché chez nous.

Le jour se lève sur un paysage désolé. A droite et à gauche des fils de fer barbelés, des écriteaux à tête de mort "mines", des trous d'obus, des arbres déchiquetés, des villas en ruines. Cela nous remet dans l'ambiance de la guerre.

Nous gagnons, à pied, le bivouac qui se trouve situé sur le domaine de Tabarin, près du village de la Croix-velmer : un bois de pins, une vigne, une route poussiéreuse, toutes choses qui rappelle

l'Italie. Nous réalisons difficilement que nous sommes en FRANCE. Il nous faut aller au village pour nous en assurer. Les premiers civils, nous les regardons avec autant de curiosité certes qu'eux peuvent nous regarder.

Le soir, à la tombée de la nuit, éclate un gros orage : pluie, grêle, éclairs. Plusieurs "saucisses" de défense de la plage tombent en flammes, Les tirailleurs ont rapidement monté leurs guitounes et nous passons notre première nuit en FRANCE sous la pluie.

A 4 heures du matin, le 18 Août, le clairon sonne le réveil et nous levons le camp à la lueur de petits feux d'aiguilles de pin. Au lever du jour, la Compagnie s'abranle en colonne par deux. Nous suivons le même chemin que la veille, nous longeons la plage bordée de blokhaus imposants, nous traversons CAVALAIRE presque désert et ses villas éventrées par les bombes. Puis la route s'enfonce dans le Massif des Maures, grimpe au-dessus de CAVALAIRE. Parfois, entre les arbres on aperçoit au pied de la montagne les étonnante qui donne une impression de force et de puissance tranquille.

navires de la flotte
alliés, immobiles sur
la mer calme, vision

Mais bientôt, le soleil brûle et la marche devient pénible. A midi, la compagnie s'installe à la FOSSETTE autour des fermes qui dominent la petite crique d'où il y a deux ans, le Général Giraud quitta la FRANCE pour ramener l'Afrique du Nord dans la lutte.

Le 19 Août, à 6 heures, la Compagnie quitte la FOSSETTE et traverse le LAVANDOU sous les acclamations des habitants qui ouvrent leurs volets pour nous voir passer. A 8 heures 30, nous arrivons à la station de la VERRERIE, où, après une courte pause, nous repartons en avant. Nous prenons les dispositions de marche réglementaires, car nous approchons de l'ennemi. Déjà, devant nous, le B.M. 24 est en contact sur le CAPEAU, où il a relevé les Commandos d'Afrique. Les obus tombent sur la route et il y a déjà des blessés. Un peu après la LONDE des MAURES, au lieu dit "Le Pin Neuf", la Compagnie s'installe en position défensive vers l'ouest. La position est fort inconfortable car nous sommes assaillis par des milliers de moustiques et que nous écrasons à pleines mains en nous donnant des gifles qui ont tôt fait de nous mettre le visage en feu. Derrière nous la C.C.I. 4 bombarde le village des Salins d'HYERES.

II.- LA PRISE D'HYERES (20-21 Août 1944)

Le 20 Août, après midi, le B.M. 21 reçoit l'ordre d'attaquer Hyères.

La 3^e Compagnie part en tête du Bataillon. A ST Nicolas nous quittons la route et prenons comme axe de marche la voie ferrée qui conduit en plein coeur d'HYERES. La 2^eme Section (Aspirant AUBOSPEYRE) qui marche en tête arrive sans incident sur la rive est du Capeau. Nous avons évité le bain de pieds à CAVALAIRE mais cette fois nous n'y échappons pas. Le pont est coupé et il faut passer la rivière avec de l'eau jusqu'aux cuisses. Les berges sont abruptes et le passage est difficile.

Pendant que s'effectue cette opération délicate, nous sommes pris à partie par un tir de 88. Les obus tombent de chaque côté du pont coupé. Le sergent-chef TRISTSCHLER un vétéran de la colonne LECIERC, est le premier touché. Il appelle son chef de section et reste calme malgré la douleur.

La compagnie continue à franchir le fleuve malgré les obus et se trouve bientôt tout entière sur la rive ouest. Mais elle est gênée dans sa progression par une compagnie du B.M. 24 qui a perdu la liaison avec son Bataillon et qui ne sait plus ce qu'elle doit faire. L'appareil radio de la compagnie ne marche plus lui non plus. Le Capitaine MAROIS envoie alors le Sous-Lieutenant GRAS au P.C. du Bataillon pour exposer la situation et demander des ordres. Il revient un peu plus tard avec le capitaine MULLER, adjoint au Chef de Bataillon, juste au moment où, vers 20 heures 30, à la tombée de la nuit, un bombardement d'artillerie d'une violence inouïe s'abat sur la Compagnie qui est heureusement abritée dans un fossé. Les 155 et les 105 tombent à une cadence accélérée la lueur des explosions éclaire le fossé où les tirailleurs se sont entassés, les éclats sifflent dans tous les sens. Au-dessus de nos têtes plusieurs d'entre nous reçoivent ce soir le baptême du feu, ils s'en souviendront.

Lorsqu'après quelques soubresauts, le bombardement cesse, il y a un certain flottement. Les blessés sont ramenés vers l'arrière par leurs camarades et, dans la nuit, les tirailleurs dispersés par le bombardement errent à la recherche de leurs chefs de sections. Mais très rapidement, les sections se regroupent sous l'impulsion énergique de leurs chefs. On rassemble les blessés dans une petite maison des bords du Capeau : ce sont entre autres le sergent DOMINATI et l'adjudant indigène DOUMTECA.

L'adjudant-chef VELLUTINI, encore un vétéran de la FRANCE LIBRE lui a été tué. On l'enterre à l'endroit même où il est tombé.

Sur ces entrefaites, le chef de Bataillon, le capitaine FOURNIER arrive sur les lieux. Il donne l'ordre de dépasser la Compagnie du B.M. 24 qui reste sur place et de continuer la progression de long de la voie ferrée. Le capitaine MAROIS dispose sa compagnie en ordre de marche. La 2ème Section de l'aspirant ALBOSPEYRE marchera en tête, et éclairera la compagnie. Ensuite la section de commandement puis le reste de la compagnie en deux colonnes, une de chaque côté du remblai de la voie ferrée. Le Sous-Lieutenant GRAS est chargé de coordonner les mouvements des éléments de tête de la Compagnie.

Le Sergent-Chef PARIDIA BYEN et le caporal N'GAFKREO ouvrent la marche. La nuit est très sombre. La progression s'effectue lentement, mais très normalement, car il faut reconnaître chaque maison, chaque fourré où pourrait bien se cacher, l'ennemi. A droite et derrière nous, le B.M. 24 est accroché et s'explique avec le boche à coups de mitrailleuses. Les balles traceuses sillonnent la nuit loin derrière nous. Et cependant, nous ne trouvons pas l'ennemi. Nous sommes absolument en flèche et la compagnie qui nous suit a

au moins une demi-heure de retard sur nous.

Un peu avant minuit, la compagnie s'arrête à l'entrée d'HYERES au carrefour Riondet-Golf, devant l'Ecole d'Horticulture. La 2ème Section s'installe défensivement sur le carrefour. Le chef de Bataillon voudrait en effet donner le temps à la 1ère Compagnie de nous rejoindre pour nous épauler dès la prise de contact. Mais comme elle tarde trop, il s'impatiente; consulte la carte, puis décide de ne s'arrêter que lorsqu'on trouvera l'ennemi. Le capitaine FOURNIER donne l'ordre à la 2ème section de reprendre la progression. A peine celle-ci a-t-elle fait dix mètres que retentissent les sommations "Werda" aussitôt suivies d'une courte rafale. Sans perdre son sang-froid, le sergent-chef PARIDIA ouvre le feu de sa mitrailleuse. Deux allemands gisent sur le terrain l'un deux respire encore il a une main sur le manche de sa grenade; un coup de baïonnette achève de le clouer sur le sol. L'Aspirant ALBOSPEYRE, sans se laisser impressionner par cet incident continue la progression. A cet endroit, la voie ferrée passe en déblai et la Compagnie se trouve bientôt engagée dans une sorte de tranchée conduisant vers l'ennemi.

Cent mètres plus loin, la 2ème section est accueillie par de longues rafales de mitrailleuses qui partent d'une maison sur la gauche. Cette maison domine la tranchée et prend la voie ferrée d'enfilade. Les balles sifflent et ricochent sur les rails et le ballast. Tout le monde se couche. L'Aspirant ALBOSPEYRE hurle au sergent-chef PARIDIA de mettre son fusil mitrailleur en batterie sur le talus de droite face à la Maison, et au sergent ALINAN qui marche en réserve de monter sur le talus de gauche.

Pendant ce temps-là, le Sous-Lieutenant TOMMASI installe sa section en appui dans une maison voisine dont il enfonce la porte. Les habitants, réveillés en sursaut par un tel vacarme, un instant terrorisés, sautent au cou du Lieutenant TOMMASI lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il est français.

La situation, un instant critique est redressée? Fusils-mitrailleuses, rockett-guns, grenades à fusil tirent sur la maison et réduisent les allemands à ne plus tirer que de courtes rafales espacées? Une grenade incendiaire allume une meule de paille et le feu se communique à la maison qui bientôt flambe comme une torche et éclaire la scène d'une lueur rougeâtre.

Le capitaine FOURNIER crie de donner l'assaut. C'est bien ce que l'Aspirant ALBOSPEYRE essaie de faire depuis un moment, mais l'escalade du talus est pénible, car les abords en sont à pic. Heureusement pour lui, car une grenade lancée d'une fenêtre tombe sur le talus et éclate au-dessus de sa tête alors qu'il est encore dans la tranchée. Enfin l'Aspirant ALBOSPEYRE entraîne le sergent ALINAN et son groupe à l'assaut de la maison, pendant que le sergent chef PAOLI la contourne avec le groupe du caporal N'GAFKREO. L'Aspirant ALBOSPEYRE entre seul dans la maison et capture les quatre allemands qui s'y trouvent. Le cinquième, un Lieutenant a été tué et brûlé dans la maison. Nous avons la surprise de constater que les prisonniers sont des Arméniens de l'Ost-Légion.

Le capitaine MAROIS, donne l'ordre à la Compagnie de s'installer en position défensive. Il envoie la première Section (Sous-Lieutenant CAMPAIN) et la 2ème section occuper la maison de l'Ecole d'Horticulture. Au cours de cette opération, le sergent chef KOURNOU, capture un jeune fusilier-marin allemand qui se dit Polonais et qui nous révèle que nous sommes en plein sur la ligne de résistance ennemie. Peu de temps après arrivent la 1ère et la 2ème Compagnie qui se lancent à l'assaut des maisons voisines et continuent la progression en direction des Casernes.

Vers 1 heure du matin, les allemands déclenchent un violent tir d'arrêt réglé sur la maison incendiée qui achève de se consumer. Aux premiers obus, le tirailleur TIBO RAMDE et le caporal SIADINGAR sont tués et plusieurs tirailleurs sont blessés. Le bombardement se prolonge toute la nuit, les rafales de F.M. crépitent et de maison à maison on se tire dessus. Un obus tombe sur la maison où sont la 3ème Section et le P.C. de la Compagnie; il fait un grand trou dans le toit et éclate au-dessus d'une table où cinq minutes avant était installée une mitrailleuse de la C.A. que par une heure de inspiration l'aspirant MIDDLETON venait de retirer. Toute la nuit du 20 au 21 Août, la bataille fait rage. A l'aube l'ennemi n'a plus que, quelques tireurs isolés, qui s'acharnent à résister. A dix heures, est complètement chassé de ses positions et nous reprenons la progression derrière la 2ème Compagnie en longeant la voie ferrée, puis en traversant la gare d'HYERES-Ville et la place du 11 Novembre.

Partout les Français sortent de leurs caves pour nous acclamer et manifester leur joie d'être libérés. Rue Edith CAVELL le combat recommence. Quelques mortiers tombent et il y a des blessés. La 2ème Compagnie devant nous est sérieusement accrochée dans la gare. La 3ème Compagnie occupe l'usine à gaz et y constitue un point d'appui fermé au pied de la colline de Costebelle où l'ennemi s'est réfugié.

Dans l'après-midi le bombardement continue par intermittences et nous cause des pertes (1 tué, caporal Gamkresse et plusieurs blessés).

Pendant ce temps là des événements assez curieux se déroulent derrière nous: environ 200 allemands qui tenaient les Salles d'Hyères se replient par la voie ferrée et occupent l'Ecole d'Horticulture que la 13° demi-Brigade de la Légion Etrangère devra reprendre dans la soirée. Ainsi pendant plusieurs heures le Bataillon est encerclé dans Hyères, sans d'ailleurs le savoir, et cela ne va pas sans inconvénients fâcheux pour certains échelons du Bataillon qui suivent les compagnies de combat. Pendant toute la nuit l'ennemi tire de longues rafales. Puis à l'aube tout est redevenu silencieux. Le matin du 22 Août, le Sous-Lieutenant TOMMASI avec un groupe de sa section va faire une patrouille du côté de la gare de marchandises et ramène cinq prisonniers, cinq arméniens de l'Ost-Légion qu'il a capturés par surprise dans une villa.

A 10 heures 45 après avoir rendu les honneurs au caporal CAMKREOSE, la Compagnie repart, traverse la ville d'HYERES où elle a eu l'honneur d'entrer la première, le 20 Août avant minuit et prend la route du PRADET. Tout le long du chemin, les Français manifestent leur joie, donnent à boire aux tirailleurs, leur distribuent au passage des rations et des fruits. Telle cette jeune fille en short blanc qui refuse de se coucher, malgré le tir de harcèlement qui tombe sur la route, et continue sa distribution.

A la Bayette, la Compagnie déboîte de la route et se déploie, la 1ère section (S/Lt CAMPAIN) en tête. Devant le côté 78,7, le sous-Lieutenant CAMPAIN est arrêté par un champ de mines. Il le contourne par le sud et arrive vers 17 heures sur la route du PRADET à la Garonne qui est l'objectif de la Compagnie. Les autres sections suivent et s'installent dans trois grandes maisons échelonnées le long de la route. La 2ème section au sanatorium, est sur le bord de la mer et coupe la retraite aux allemands du fort de CARQUEIRANNE. Le contact est assez lâche et l'ennemi ne manifeste sa présence qu'en harcelant la route avec son artillerie.

Le P.C. lui, s'installe dans une grande maison qui avait donné asile à un P.C. allemand et où l'on trouve des documents très intéressants concernant la défense de TOULON et d'AVIGNON. De même, au sanatorium, l'Aspirant ALBOSPEYRE qui a été obligé de défoncer toutes les portes pour s'installer découvre des documents très intéressants concernant l'organisation TODT. Documents que le Capitaine MULLER, adjoint au chef de Bataillon, vient trier au P.C.

III.- PATROUILLE A CARQUEIRANNE - (22 Août)

Vers 19 heures, les tirailleurs amènent deux prisonniers allemands qui révèlent l'importance du fort de CARQUEIRANNE situé sur le bord de la mer au cap de Garde de CARQUEIRANNE 150 hommes commandés par un Oberlieutenant. 8 canons et 8 mitrailleuses lourdes. Les deux prisonniers interrogés par le Commandant MULLER acceptent de conduire une patrouille au fort. La patrouille, aux ordres du Sous-Lieutenant GRAS sera composée de la 2ème section, des soldats TOMMASI et LAGRAULET. Elle a pour mission de reconnaître le village de la Garonne, la position du fort de CARQUEIRANNE et par l'intermédiaire des prisonniers d'inciter les soldats du fort à se rendre. En aucun cas, se laisser accrocher.

La patrouille part à la tombée de la nuit avec les deux prisonniers. En chemin elle rencontre un civil qui accepte de servir de guide. Dans le village de la Garonne, elle est prise à partie par des armes automatiques qui tirent de la pointe des BONNETTE

Les balles sifflent et peu s'en faut que les deux allemands qui marchent en tête ne soient touchés. Ils exécutent un magnifique plat ventre qui indique chez eux l'habitude de ce genre de sport. La patrouille continue néanmoins, escaladant murs et barbelés longeant les villas, et arrive devant le fort dans le plus grand silence. A ce moment retentissent des bruits de bottes. Un appel du prisonnier. Quatre allemands sont capturés.

Le Sous-Lieutenant GRAS donne l'ordre à la 2ème section de s'installer en défensive au carrefour des Mouettes et envoie l'un des deux prisonniers au fort pour tenter d'adébaucher la garnison. Malgré plusieurs tentatives celui-ci n'y parvient pas. Les soldats maintenus par un Oberlieutenant énergique refusent de venir se rendre

Pendant ce temps-là, le civil qui avait guidé la patrouille signale la présence de cinq allemands aux anciennes mines, près de la pointe du Beau Rouge. L'Aspirant ALBOSPEYRE et le soldat TOMMASI s'en vont seuls avec des mitraillettes sous la conduite du civil. Ils reviennent une heure et demie après avec cinq prisonniers.

La patrouille rentre à minuit et demie au P.C. escortant les onze prisonniers. Le fort de CARQUEIRANNE ne se rendra que le 24 Août au capitaine MULLER qui ira seul avec son ordonnance et son chauffeur chercher les prisonniers.

IV. - LE COMBAT DU PIN DE GALLES (23 Août)

Dans la matinée du 23 Août, le capitaine MAROIS envoie de patrouilles en avant de la route du PRADET à la GARONNE. Ces deux patrouilles conduites l'une par l'adjudant ANDARELLI, l'autre par le sergent DUROU s'avancent à plus d'un kilomètre vers l'ouest et rentrent signalant la présence d'une position fortifiée ennemie, au PIN DE GALLES.

A 12 heures 30, la Compagnie se porte au sud de l'Ermitage puis progresse entre la mer et la route de l'Ermitage à Clos Augusta. La 3ème Section du Sous-Lieutenant TOMMASI qui marche en tête reçoit des coups de feu. Il s'arrête et rend compte. Le capitaine MAROIS demande un tir de mortier sur le PIN DE GALLES. Le Sous-Lieutenant TOMMASI en profite pour pousser l'adjudant ANDARELLI avec un groupe jusqu'à la villa "La Solitude" (95,9 - 99,1) puis toute sa section. Le reste de la compagnie vient l'y rejoindre sans incident mais la première section qui progresse le long de la route à droite de la compagnie est accueillie par un feu nourri d'armes automatiques qui partent du Pin de Galles et des maisons situées sur sa droite.

Au premier coup de feu, le sergent DUROU a été tué, le sergent indigène OMYA prend spontanément le commandement du Groupe. La section est clouée au sol pendant une vingtaine de minutes.

Mais bientôt l'appui de feux de la 3ème section se fait sentir. Le Sous-Lieutenant CAMPAIN fait faire à droite à sa section et fonce sur les maisons d'où on lui tire dessus. Debout au milieu des balles, il commande de sa voix puissante cette manœuvre audacieuse. Les allemands s'enfuient et la section s'installe à leur place.

Peu après, la compagnie reçoit un violent tir d'artillerie et de mortiers, mais bien abritée dans les maisons, ne subit aucune perte. Un obus tombe sur la maison occupée par le sergent-chef COLONNA et un groupe de la 1ère section, il éclate en traversant le toit et ne fait aucun mal aux occupants qui sont au rez-de-chaussée.

Devant nous nous apercevons entre les pins et les villas une vaste prairie jaunie par le soleil et traversée par plusieurs réseaux de fils barbelés; à l'autre bout de cette prairie un mur marque l'allée d'un bois de pins. C'est là que les Allemands sont retranchés c'est de ce mur que partent les rafales de mitrailleuses qui sifflent sur nos positions. Le combat se poursuit toute la journée. Nos mortiers déclanchent vers 17 h. un violent bombardement sur le Pin de Galles.

En fin d'après-midi, la Compagnie reçoit en appui 3 T.D. du 8° R.C./A. qui aussitôt arrivés canonent la position allemande.

Vers 19 h. la Compagnie Marois met 2 T.D. à la disposition de la 2° Section et donne l'ordre à l'Aspirant ABOSPEYRE de reprendre la progression.

La 2° Section qui suivra bientôt la lère, mise en mouvement par le Sous-Lieutenant GRAS part à l'attaque du Pin de Galles avec deux chars. Elle occupe d'abord les maisons qui se trouvent en avant de "La Solitude" puis s'arrête devant les défenses ennemies. Les chars passent en tête, écrasent le réseau de barbelés et s'avancent dans le champ de mines qui protège la position. Quelques coups de canons en marchant. Les tirailleurs suivent dans la trace des chenilles. A distance d'assaut l'Aspirant ALBOSPEYRE enlève la section qui se précipite en hurlant vers le mur ou 43 allemands lèvent les bras.

Sur la position gisent de nombreux cadavres dont celui d'un officier et, parmi les prisonniers beaucoup sont blessés, témoignage de la puissance et de l'efficacité de nos feux.

La compagnie continue la progression et capture encore 13 fusiliers marins dont deux sous-officiers. Elle occupe le chalet Germaine que les allemands viennent d'évacuer précipitamment en laissant la soupe sur le feu et les bougies allumées. La 3ème section occupe le carrefour (96,5-96,9) au pied de la colline Ste-Marguerite et se retranche solidement dans une maison située en avant de ce carrefour.

En plus des 57 prisonniers un important matériel a été capturé : 3 canons de D.C.A. 2 canons anti-chars, 4 mitrailleuses lourdes de 13, 2 jumelées, 11 mitrailleuses de divers modèles trois voitures légères en état de marche, 4 chevaux, 12 bicyclettes, d'importants stocks de tabac, de vivres, de munitions, un grand nombre de bouteilles de vins vieux et de cognac.

V. - LA CAPITULATION DU FORT DE SAINTE MARGUERITE (24 Août)

Le 24 Août la lère Compagnie enlève d'assaut la colline Sainte-Marguerite. Puis la 3° Compagnie repart à l'attaque appuyée par les tanks destroyers du sous-lieutenant de LA ROCHE et trois chars des fusiliers marins (Com^e BURIN des ROZIERES). L'objectif est aujourd'hui le fort Ste-Marguerite perché sur un rocher abrupt qui domine la mer de plus de cinquante mètres et que l'on aperçoit entre les pins.

L'artillerie le bombarde sans relache depuis deux jours et, du haut de la colline Ste-Marguerite qui lui fait face, les tanks destroyers ouvrent le feu. Le Capitaine MAROIS installe son P.C. à la villa "COSTEBRUNE" et envoie l'aspirant ALBOSPEYRE reconnaître avec sa section les abords du fort. La 2ème section longe la route bordée de villas et atteint la chapelle Ste-Marguerite. Puis elle se rabat sur le fort à travers les pins. On lui tire des sus d'une grande maison jaune. Le tirailleur KONDIANO SAO BOBO est tué. Le sergent-chef PAOLI qui marche en tête de la section enlève les tirailleurs à l'assaut de la maison jaune et cinq allemands sont pris. Le combat fait rage autour de cette maison où la section essaie de se maintenir malgré les violents tirs de mitrailleuses et de mortiers qui partent du fort. Le tirailleur ZOEYANDE NACCULMA est tué; les tirailleurs Oblé et Yaola sont blessés. Se trouvant seul devant une concentration de feu trop puissante, l'aspirant ALBOSPEYRE décide de se replier sur la chapelle Ste-Marguerite.

Le capitaine MAROIS envoie alors la 3ème section à la chapelle pour l'appuyer. Mais elle est prise sous un violent tir de mortiers qui la surprend sur la route et blesse l'adjudant ANDARELLI. Elle s'installe face au fort dans les maisons situées à droite de la route un peu en avant la Chapelle. Encore une fois le sous-lieutenant TOMMASI doit enfoncer les portes que les habitants ont fermées à double tour avant de s'en aller. Précaution absolument néfaste lorsque des troupes amies viennent combattre dans une localité, car rien n'est plus démoralisant que d'être pris sous un bombardement dans une rue et de ne pouvoir s'abriter dans les maisons soigneusement fermées par des mains amies.

Devant la forte résistance des allemands, le capitaine MAROIS demande un tir d'artillerie sur le fort Ste-Marguerite. Mais à ce moment-là, le chef de bataillon entre en pourparlers avec le commandant du fort par l'intermédiaire d'un prisonnier. A 13 heures, le capitaine OURSEL représentant le chef de Bataillon et le capitaine MAROIS reçoivent à la villa "Costebrune" le capitaine de corvette KRANTZ, commandant le Fort Ste-Marguerite. Un sous-Officier allemand l'accompagne. Le Lieutenant BUNTZ et le sous-lieutenant GRAS assistent à l'entrevue.

Le Capitaine OURSEL montre à l'officier allemand l'inutilité de sa résistance, lui annonce que TOULON est pris et lui donne le choix entre la reddition et la continuation d'un Baroud sans espoir.

"Trop de morts, trop de blessés, je ne peux pas continuer", répond l'officier Allemand. Il demande un délai jusqu'au lendemain pour détruire ses armes. Le Capitaine MAROIS répond qu'il n'a pas le temps d'attendre et qu'il a une mission à remplir. Il n'a qu'à, si ça lui fait plaisir, jeter les culasses de ses canons à la mer et que d'ailleurs nous n'avons pas besoin de ses armes. "J'ai vu", répond le commandant allemand "vous avez des armes". Finalement, on lui accorde une heure pour rassembler ses hommes.

A 14 heures 30, le Sous-Lieutenant TOMMASI monte au fort pour y chercher les prisonniers. A ce moment-là, une violente explosion se produit à l'intérieur du fort et tous les allemands se précipitent dans un grand abri souterrain, entraînant dans leur affolement le sous-lieutenant TOMMASI qui n'est pas très rassuré de cette promiscuité. A 14h.45, les prisonniers descendent du fort. Le colonel RAYNAL, commandant la 4ème Brigade F.F.L., le chef de Bataillon et de nombreux officiers sont venus assister à la reddition. Le colonel RAYNAL demande au commandant du fort des explications au sujet de l'explosion. Le commandant KRANTZ donne sa parole qu'elle n'a pas été provoquée. Puis, considérant l'assemblée, il déclare: "Je ne savais pas qu'il y avait tant d'officiers français hors de FRANCE".

Le Sous-Lieutenant GRAS dénombre les prisonniers qui défilent devant lui en colonne par trois : 647 sous-officiers et soldats et 21 officiers dont trois officiers supérieurs. Parmi eux 80 blessés restent sur place. Un convoi d'ambulance vient les chercher vers la fin de l'après-midi.

La 3ème Compagnie occupe ensuite le Fort Ste-Marguerite où gisent une trentaine de morts.

Parmi les prisonniers, il n'y a que 150 fusiliers marins de la garnison du fort. Tous les autres sont des fantassins et des artilleurs que nous refoulons devant nous depuis cinq jours et qui se sont réfugiés au fort Ste-Marguerite où ils ont été encerclés par la compagnie.

Dans l'après-midi la compagnie achève le nettoyage de Ste-Marguerite et capture encore cinq allemands sur le bord de la mer.

Ainsi en cinq jours de combats acharnés, la 3ème Compagnie du B.M. 21, au prix de pertes assez faibles, a conquis de haute lutte trois puissantes organisations défensives allemandes et un matériel si nombreux qu'il lui a été impossible de le dénombrer et qu'elle a dû laisser sur place aux unités qui suivaient.

Servitude du fantassin qui de sa victoire ne retire que des avantages moraux, la joie et la gloire de l'avoir remportée.

Mais en ce mois d'Août 1944 la joie était immense et la gloire incomparable puisqu'il s'agissait de la Libération de notre Patrie !